Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 121

Artikel: La lutte contre le Morphinisme
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257609

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Voyons d'abord l'état de son logement en ce moment critique de la transition de l'hiver au printemps.

Les étables s'ouvrent pour la saison printanière. Leur hygiène a été généralement bien négligée pendant la saison froide où l'on s'est surtout appliqué à calfeutrer le bétail ; il est grand temps de déboucher toutes les ouvertures, d'ouvrir toutes grandes portes et fenêtres, de faire tomber les toiles d'araignée à grands coups de balai et les poussières accumulées si longtemps, de récurer les moindres coins et recoins de leurs immondices et de laver à pleine eau sol et murailles.

Quand l'air, quand le soleil, s'il veut bien se mettre de la partie, auront purifié tout ce renfermé de la saison morte, il s'agira de blanchir. L'opération est facile et peu coûteuse : de la chaux pour faire un lait et un balai pour badigeonner les murs et les plafonds.

L'étable est transformée. S'il n'y a pas assez d'ouvertures pour donner passage à l'air et à la lumière, on en pratique de supplémentaires, au beson provisoires en ayant toutefois bien soin d'éviter les courants contraires. On s'astiendra ensuite par une méticuleuse consigne, à renouveler aussi souvent que nécessaire les litières, à veiller à l'écoulement des urines et à maintenir, en somme, l'étable dans un état permanent de propreté et de bon air. Pour bien assurer la désinfection, surtout par les chaleurs, on arrosera tous les dimanches l'aire de l'étable avec cent vingt-cinq grammes de grésyl par seau d'eau.

Passons à l'animal comme celle de son logement, sa proproté de corps a été probablement aussi très négligée en raison de ce préjugé encore si répandu que la bouse séchée et collée à ses flancs et à ses jambes sont sa meilleur protection contre le froid. Mais, la belle saison venue il n'y a plus de mauvais prétexte à laisser le bétail s'anémier dans sa crotte. Le pansage journalier est aussi nécessaire à la santé du bœuf et du porc qu'à celle du cheval. Bœuf et porc ont également besoin, pour le fonctionnement normal de leur organisme, d'avoir en tout temps les pores de leur peau dégagés. Le bœuf de travail, comme le bœuf à l'engraissement, comme la vache laitière, doivent être pansés tous les matins à l'étrille, à la brosse et à l'éponge. Comme ils sont moins dociles au dehors qu'à l'étable, on les pansera sur place ; s'ils se sont couchés sur leur bouse, on les lavera et, au besoin, on les savonnera dès maintenant à l'eau froide. Ce pansage quotidien aura aussi l'avantage de débarrasser la bête des affection parasitaires qui, en la tourmenant de façon cuisante, en inquiétant son sommeil, retardent son développement, son engraissement, énervent ses forces et diminuent notablement la production du lait. Nous signalerons tout spécialement les soins à donner à la queue des bœufs, et des vaches, surtout des vaches laitières. La queue forme le prolongement de l'épine dorsale. Elle est parcourue par un réseau nerveux très sensible ; en la tenant propre on préservera l'animal de diverses affections dont cette région peut être le siège, au grand détriment de la santé générale et de la production laitière, qualité et quantité. En Hollande, on pousse ce soin jusqu'à attacher, au plafond, à l'aide d'une combinaison qui permet le mouvement, la queue des vaches ; il est vrai que les étables et les laiteries hollandaises sont des modèles dont les nôtres sont encore bien loin pour la propreté et partant pour la production. Le bien-être que le bœuf et la vache manifestent pendant le pansage de leur queue, indique assez combien il leur est favorable. Si, par négligence, on a laissé la bouse durcir, il faut la ramollir à l'eau et c'est une opération longue et pénible que celle qui consiste à faire disparaître cette croûte de saleté, particulièrement tenace dans la touffe de crins du toupillon.

En résumé, le dicton adapté à l'hygiène du cheval — un bon pansage vaut un picotin d'avoine — s'applique aussi bien, on ne saurait trop le répéter au bœuf, à la vache et à tous les animaux de la ferme. Il n'est pas jusqu'au chien du berger, ou à celui du vacher, ces fidèles et précieux auxiliaires, qui n'aient eux aussi besoin du pansage journalier. C'est si simple et sitôt fait, tous les matins, de brosser le chien et de lui passer le peigne, s'il a le poil long. Ainsi on le débarrassera de la vermine qui fait son continuel supplice et on préviendra toute les maladies de peau chez lui si fréquentes.

Quant à l'alimentation du bétail à l'étable, elle commence à être variée par la mise au vert, mais il faut ménager la transition en ne faisant entrer le vert que progressivement dans le régime et en le mélangeant à des rations graduellement diminuées de fourrages secs et de ce qui reste de la provision hivernale de racines. Cette graduation est le seul moyen d'éviter les accidents souvent si graves de météorisation provoqués par une mise au vert trop brusque et trop complète du premier coup.

Jean d'Araules.

Guillaume II à Corfou

On remplirait des colonnes en reproduisant les anecdotes que les journaux allemands et grecs racontent à propos du séjour de l'empereur Guillaume à Corfou. En voici une assez suggestive.

Juste en face de l'entrée principale de l'Achilleion, se trouve une maisonnette, une chaumière plutôt, appartenant à un paysan qui l'habite seul. L'Empereur, soit pour une raison, soit pour une autre, a voulu acheter la bicoque, et sans demander le prix, il offrit au paysan cinquante mille francs — cette misérable propriété ne valait même pas cinq cents francs. Le paysan refusa, demandant cent mille francs. A ses amis qui le pressaient d'accepter, il répondait :

— Je ne traite pas avec un mortel commun comme nous, mais avec un grand Empereur ; autant dire que je serai riche, ou je resterai pauvre comme j'étais jusqu'à présent.

En attendant, les agents de la police secrète allemande, qui veillent sur la personne du souverain, ont loué au paysan sa bicoque, à raison de 15 francs par jour... et l'ont fermée. Le paysan, heureux et content, s'est installé maintenant dans le village. Il a une confiance absolue que l'Empereur lui fera verser les cent mille francs avant de quitter Corfou.

La vie est faite d'illusions !

La lutte contre le Morphinisme

Le médecin doit avoir, pour lui autant que pour sa clientèle, la sainte horreur de la morphine : qu'il repousse loin de ses ordonnances ce médicament de sirène, qui développe étrangement la pusillanimité devant la douleur et, par la pente enchantée d'une ivresse malsaine, entraîne rapidement à l'abîme. Il devrait être sévèrement interdit aux droguistes de vendre de la morphine au public et les pharmaciens ne devraient jamais en délivrer sans une prescription authentique et fraîchement datée. On pourrait même empêcher toute vente directe de seringues de Pravaz et poursuivre, en résumé, impitoyablement, les personnes coupables de complaisances favorisant l'expansion du vice morphinique.

Ce qui distingue les fanatiques de ce poison, c'est leur véritable rage de prosélytisme. Aussi le médecin morphinomane constitue une personnalité fort dangereuse : il n'a de tendresse que pour les formules opiacées et les doses qu'il prescrit à tout venant dépassent de beaucoup la plus audacieuse posologie. Au contraire, le médecin judicieusement équilibré peut beaucoup, comme antidote des poisons intellectuels. Il met en garde son client contre les jouissances factices et lui prouve que mieux vaut conserver ses ennuis que de risquer une toxémie mortelle ; il lui explique que la providence du névropathe affolé n'est point dans la séduction sédative, mais bien dans la reconstitution par les agents physiques savamment combinés.

Ne confions jamais une seringue hypodermique aux étrangers de la médecine ; quelle responsabilité, si nous nous trouvions ensuite — ce qui advient dans les deux tiers des cas — en face d'un redoutable cas de morphinomanie, dont nous sommes si peu certains de pouvoir dénouer le jour néfaste ! Trop souvent, d'ailleurs, le médecin fut châtié pour ses prescriptions inconsidérées et nous savons que la légèreté avec laquelle il manie la seringue se retourne, hélas ! contre lui-même. En pratique, nous avons souvent affaire à l'insommie. C'est une grosse absurdité que d'employer contre elle la morphine. Ce remède doit être réservé, en injection sous-cutanée, pour calmer les coliques néphrétiques ou hépatiques, les douleurs fulgurantes de l'ataxie, les accès d'asthme ou de sternalgie. En dehors de ces cas, nous devons résister à l'emploi de la morphine, si nous ne voulons pas exposer notre client à l'entraînante passion et aux terribles misères de la morphinomanie.

G. Pouchet range sous trois chefs les causes de ce mal moderne : la douleur, qu'on veut éviter ; le chagrin, qu'on veut oublier ; la volupté, que l'on recherche. L'habitude de l'injection de morphine est incurable : quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, on y laisse sa peau, pour employer l'expression vulgaire. On guérit bien mieux de l'habitude de fumer l'opium ou de l'avaler : dès que les conditions de climat ou de santé qui ont entraîné l'usage de la pipe d'opium ou l'opiophagie viennent à disparaître, on n'y pense plus guère.

Comment guérit-on un morphinomane ? Après plus de vingt ans d'observations cliniques, j'affirme l'impossibilité de la guérison d'un sujet maintenu dans son milieu familial. Il faut la séquestration complète, loin de l'entourage ; il faut les soins spéciaux, intelligents et continus de la maison de santé. Le traitement se résume, effectivement, dans la suppression brusque, l'isolement complet, la surveillance assidue. Or la suppression est suivie d'angoisse extrême du cœur, de détresse inouïe du système nerveux et parfois même d'un collapsus, qui apparaît dans les quinze heures. Il faut administrer, en injections sous-cutanées,

12 à 15 centigrammes de spartéine, pour tonifier la circulation et pratiquer d'énergiques frictions sur tout le corps avec l'alcool camphré. Par la bouche, je conseille un bon vin de quinquina, additionné de dix gouttes de liqueur d'Hoffmann par cuillerée, que l'on donne de quart d'heure en quart d'heure ; je me suis également bien trouvé de lavements chauds avec un gramme de caféine et 3 grammes de salicylate de soude.

Quoi qu'il arrive, il faut être sourd, devant les lamentations du malade implorant son poison : la guérison est à ce prix. Elle ne saurait être affirmée qu'après plusieurs mois d'abstinence et d'internement rigoureux, après relèvement complet de la volonté et de l'intellect. Abandonné trop tôt, l'intoxiqué se ressaisit et revient à sa chère piqure. J'ai souvent conseillé, après l'internement, un voyage de quelques semaines (en mer, de préférence) et réalisé ainsi une diversion utile, dans un cas surtout qui se trouvait être une troisième récidive.

Docteur Ernest Monin.

Une Reine de Suède

Bernadotte, dit Bergamotte, dit Bellejambe, sergent à l'armée de Sambre-et-Meuse, en attendant qu'il devint Charles-Jean, roi de Suède, avait pris pour femme cette Désirée Clary, fille d'un négociant en soieries de Marseille, qui faillit épouser Bonaparte, dont elle gardait pieusement des lettres d'amour. Car elle préféra, dit-on, le maigre et taciturne officier corse au Béarnais beau parleur. Mais le père Clary ne croyait pas en l'avenir de Bonaparte.

Cette petite Méridionale avait gardé sur ce trône du Nord où la destinée la jeta, l'âme toujours enfantine d'une Marseillaise. Quand Bernadotte fut mort, elle voulait absolument revenir à Paris, réintégrer son hôtel de la rue d'Anjou-Saint-Honoré où elle avait passé des heures charmantes avec ses nièces : Mlle Anthoine de Saint-Joseph et la duchesse d'Albuféra. La magie du souvenir, le délice de se faire habiller par les meilleurs couturiers du boulevard et de porter de nouveau ces toilettes claires et légères que proscrivait le climat du Nord, l'attiraient invinciblement. Son fils, Oscar Ier, fut obligé de consentir à son départ. Un navire fut équipé, et le prince héritier Oscar (le futur roi Oscar II), alors amiral dans la flotte suédoise, en reçut le commandement.

— Tu sais, lui dit le roi, que ta grand'mère a une peur affreuse de la mer... Fais équiper ton vaisseau, et quand la pression atmosphérique t'annoncera le *flust* [1]) embarque la reine et appareille... Nous verrons la suite.

Le prince obéit. Quelques jours plus tard, par un temps superbe en apparence, mais que tout marin eût jugé menaçant, la reine Désirée, toute joyeuse, s'embarqua.

A peine avait-on filé quelques nœuds qu'un vent violent se déchaîne. La vieille reine prend peur :

— En vérité, mon enfant, je ne me sens pas très bien... Ne crois-tu pas qu'il serait plus sage de rentrer à Stockholm ?

— Impossible, grand'maman... L'ordre du roi est que je vous conduise en France. Je dois vous y conduire au prix de ma vie.

— Mais pas au prix de la mienne, je suppose.

— Je ne puis vous répondre qu'une chose : priez Dieu que nous sortions de ce péril.

Alors, folle d'inquiétude, la reine cria :

— Je suis la reine et je donne l'ordre, entends-tu, de revenir à Carlskrona... Je renonce à Paris, j'y renonce pour jamais... C'est trop loin.

— C'est bien, dit le jeune prince faisant mine de se résigner à contre-cœur. Nous allons essayer d'atterrir.

— Dépêche-toi !... Virons de bord.

Et tout éperdue, lançant des ordres de sa voix au savoureux accent marseillais, la reine essayait de commander la manœuvre. Cependant, le gros temps faisait rage.

— Nous sommes perdus, gémissait-elle ; ton bateau ne vaut pas deux sous.

Enfin, on regagna Sockhlolm, que la reine Désirée ne devait plus quitter.

1) Gros temps particulier à la Baltique.

Poignée d'histoires

Mort en contemplant son or.

Non loin de Dunkerque, à Capellebrouck, commune située dans le canton de Bourbourg, un habitant nommé Albert Vanhaège a été tué d'un coup de fusil. C'était un vieux célibataire misanthrope qui passait avec juste raison pour être très avare. C'est pour s'emparer de ses économies que l'assassin a fait feu sur lui.

Très grièvement blessé, Vanhaège s'alita ; des soins empressés lui furent prodigués et, peu après, les gendarmes arrivèrent pour procéder à une première enquête sur ce crime. A leur vue, le vieil avare demanda que l'on étalât sur son lit l'argent qu'il possédait et qu'il avait caché à la cave, dans une grande bouteille dissimulée sous un tonneau.

Les gendarmes se rendirent à l'endroit désigné et peu après étalaient sur le lit du moribond huit mille francs en or et douze cent cinquante francs en pièces de cinq francs.

— Vous ne m'en avez pas pris, au moins, demanda-t-il aux gendarmes d'un air soupçonneux.

Quelques heures plus tard l'avare expirait.

Une Américaine.

Les voyageurs de la ligne Atlanta-Géorgie qui se promenaient sur les quais de la gare, l'autre matin, ne furent pas peu stupéfaits en voyant passer par les stations à grande vitesse, un train spécial, dont la locomotive était conduite par une jeune fille, cheveux au vent.

Renseignements pris, cette étrange mécanicienne n'était autre que miss Ethel Roosevelt, seconde et charmante fille du président, qui voyage actuellement avec sa mère dans le sud des Etats-Unis.

Miss Ethel, à une station s'était échappée de son sleeping-car et avait demandé au mécanicien de lui laisser conduire le train. Celui-ci avait gracieusement consenti, et, pendant deux heures, miss Ethel fit marcher le train à 80 kilomètres à l'heure, sifflant à travers les campagnes et les vallées comme une possédée.

On arriva à Atlanta six minutes en avance et le mécanicien se déclara enchanté de son élève, se plaignant seulement qu'elle allât un peu vite dans les courbes, par exemple. La fille du président avait perdu, dans le parcours, son chapeau, son voile, et était fortement décoiffée. Les femmes qui tiennent à arriver bien pomponnées à destination feront bien de ne pas suivre l'exemple de miss Ethel.

Un collier d'œuts de Pâques.

La Kronprinzessin possède un collier original, uniquement composé de tous les petits joyaux en forme d'œufs de Pâques reçus par elle depuis sa naissance.

On sait qu'il est d'usage, parmi les membres de la famille impériale d'Allemagne, d'échanger à Pâques des bijoux, dont plusieurs sont de délicates merveilles d'orfèvrerie.

La Kronprinzessin a reçu une quantité de ces breloques dont quelques-unes ne sont guère plus grosses qu'un pois.

Elle a réuni ces souvenirs en les faisant monter sur une chaine d'or.

Un sport nouveau.

Ce sport nouveau, c'est la marche aux tambours, qui aura lieu le 3 mai prochain.

Nous extrayons du règlement le passage suivant :

« Les tambours qui désireront participer à cette épreuve devront accomplir les 37 kilomètres 500 du parcours sans arrêter de battre la caisse, sauf dans trois contrôles, où un arrêt fixe de dix minutes sera prévu pour leur permettre de se restaurer et de satisfaire à tous leurs besoins ; ces arrêts seront obligatoires.

« Ils ne devront que battre des marches réglementaires et n'employer que la marche ; la course et le pas de gymnastique sont interdits. »

Pourvu qu'à force de raboter ainsi ils n'arrivent pas à radoter !

Encore un record.

Un jeune artiste de Louisville — encore un Américain — M. Guy Wecler, à la suite d'un pari a chanté durant trente heures consécutives.

Après avoir pendant ce temps chanté les airs les plus variés, depuis « Yankee doodle » jusqu'à « Viens Poupoule » Wecler a déclaré qu'il n'était nullement fatigué. Quant au public... il était dans un état indescriptible... On a signalé plusieurs cas de folie.

Métiers de rois.

Que deviendrait Nicolas II si une révolution le ruinait complètement ?

La chose n'est pas sans exemple ; et le futur roi des Français Louis Philippe, dut, pour vivre, donner des leçons de mathématiques.

Nicolas-Alexandrovitch, lui, a un métier. Comme tous les Romanoff, depuis que la pédagogie de Rousseau pénétra en Russie, avec le colonel de la Harpe, il a dû travailler de ses mains. Il est laboureur et l'on affirme que pour creuser un sillon bien droit, pour semer, herser, lancer la faux à la volée, il égale le meilleur moujik de ses domaines.

Il n'est pas seul, du reste, à posséder un art manuel. Edouard VII et le roi Humbert ont fabriqué des chaussures.

Le duc d'York est cordier.

Quant à l'empereur allemand, qui n'en est pas à un avaltar près, il serait dit-on, un parfait compositeur d'imprimerie.

C'est un homme de caractère.

Editeur-imprimeur, G. Moritz, gérant.